

Ce texte est en fait un extrait du livre, en espagnol, « El anarquismo en America Latina » de l'anarchiste argentin Angel Cappelletti (1927-1995). Cet extrait va de la page LXII à la page LXVII.

Ce texte a été traduit par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannérisation de Caen (et d'ailleurs) en janvier 2014. Le texte a été féminisé par nos soins. Nous avons également ajouté quelques notes explicatives. D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

L'anarchisme en Uruguay

Groupements, syndicats, propagande

Les idées du socialisme utopique arrivèrent de manière précoce en Uruguay. Tandonnet édita à Montevideo, en 1844, une revue fouriériste¹. Dans le journal *El Nacional* de Montevideo (3, 4, 5, 6, 7 et 8 juin 1841) parût un écrit de Marcelino Pajera (personnage quasiment inconnu, peut-être d'origine argentine ou espagnole), intitulé « *De la ganancias del capital* » (Des bénéfices du capital), qui cite Godwin et développe une théorie pré-marxiste de la plus-value, peut-être sous l'influence d'Owen ou de quelques saint-simoniens et fouriéristes, mais en tout cas antérieure au Manifeste de la démocratie au XIX^{ème} siècle de Victor Considérant, précédant le Manifeste Communiste de Marx².

Les italiens qui accompagnèrent Garibaldi durant le siège de Montevideo et la Grande Guerre³, imprégnés de l'idéologie démocratique et républicaine du Risorgimento (nom donné au mouvement d'unification nationale italien au milieu du XIX^{ème} siècle – note du CATS), accueillirent avec sympathie de telles idées. Garibaldi lui-même saluait le socialisme comme étant « le soleil de l'avenir »⁴. Miguel Cané et Andrés Lamas firent connaître les idées de Saint Simon et son école dans *El Iniciador*⁵.

Durant la décennie qui débuta en 1870 commença à surgir un mouvement mutualiste parmi les artisanEs et les ouvrierEs et plusieurs sociétés d'assistance réciproque naquirent. « D'une situation originelle caractérisée par la rareté des services de protection sociale et à la fois par la nécessité de s'unir pour résoudre des aspirations communes, surgissent les différentes modalités organisationnelles des travailleurs ».

Les sociétés de secours mutuels furent rapidement suivies par des sociétés de résistance et d'autres dont la et e était la défense de divers intérêts de la classe ouvrière. « Les principales formes organisationnelles que les travailleurs concrétisèrent dans les années 1870 et 80 furent les mutuelles de métier, organisations ou groupements qui se constituèrent pour une demande concrète (licenciements, baisses de salaires) et celles des internationalistes, vertébrées en accord avec les principes de la lutte contre l'exploitation et pour le socialisme »⁶. En 1872 fut fondée la section uruguayenne de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT) dont l'activité naissante ne cessa d'alarmer la presse bourgeoise. Elle avait son siège dans la rue de la Florinda (aujourd'hui appelée Florida), au N° 216, à Montevideo, et son secrétaire était Francisco Galcerán. Partie prenante idéologiquement du courant fédéraliste et anti-autoritaire, dont le centre se trouvait alors à Chaux de Fonds, près du Jura (Suisse), elle maintenait des relations non

¹ Carlos M. Rama, *Utopismo socialista (1830 – 1893)*, éd. cit., pages XXXIV – XXXV.

² L'article de M. Pareja a été exhumé par Arturo Ardao, qui le publia dans les *Cuadernos Uruguayos de Filosofía* (1968, V, pages 149 – 161).

³ La Grande Guerre opposa entre 1839 et 1851 les partisans du parti Colorado et ceux du parti Blanco. Les Blancos étaient soutenus par la Confédération Argentine et les Colorados par la France, le Royaume Uni, le Brésil, des factions argentines et une petite légion de volontaires italiens commandés par Garibaldi. Note du CATS.

⁴ Carlos M. Rama, *Historia social del pueblo uruguayo*, Montevideo, Comunidad del Sur, 1972, page 61.

⁵ A. Cepeda, op. cit., page 56 ; A. Ardao, *Filosofía preuniversitaria en el Uruguay*, Montevideo, Claudio García Editores, 1945, pages 85 et 114.

⁶ Yamandú González, « Génesis del sindicalismo uruguayo (1870 – 1890), Primeras asociaciones : rebeldías y esperanzas (II) in *La Lupa*, supplément de *Brecha*, 13 février 1987. Cf. José Ingenieros, *Almanaque socialista de « La Vanguardia » para 1899*, Buenos Aires, 1898

seulement avec la section argentine mais également avec les internationalistes mexicainEs (entre 1872 et 1878). En juin 1875, elle organisa sa première manifestation publique, à laquelle environ 2000 personnes participèrent. Un mois plus tard, un groupe d'affiliéEs à la section uruguayenne de l'AIT, parmi lesquelLEs il y avait Colomé Abbas, Domingo Marañón, Pedro Sabater, Esteban Andueza, Juan Zavala, Modesto Gómez, José Vilavao et le secrétaire Francisco C. Galcerán, proclama clairement dans un manifeste ses idées anarchistes, inspirées de Bakounine, et exhorta les travailleurs/euses du pays à s'unir en une organisation pour la lutte : « Les circonstances que l'ouvrier traverse en ce moment, toujours victime de l'odieux privilège, nous obligent à dire qu'il est nécessaire, dès que possible, que tous les travailleurs se réunissent et forment un Centre commun pour la défense de leurs intérêts les plus justes... Écoutez nous ! Nous voulons faire noter que quiconque se propose de vous mettre en marche à son profit et sous couvert de bonnes phrases habilement combinées, se réserve la clé de notre émancipation qu'il est censé posséder, pour que quand la terrible réalité de notre position nous fait désirer d'en finir une fois pour toutes avec tant de souffrances qui nous accablent, nous nous en remettions à lui pour la sympathique mission de nous racheter. Et pour quelle devrions nous nous livrer pieds et mains liés par les indestructibles ligatures d'une foi aveugle ? Qui mieux et de meilleure bonne foi que nous mêmes peut détruire la criminelle exploitation à laquelle nous vivons condamnés ? Eh bien soit : nous seuls devons veiller à nos intérêts et notre rédemption doit être notre propre œuvre... Le capital est intronisé, étant le joug oppresseur de chaque jour pour les classes déshéritées, abusant avec scandale de la sueur du pauvre travailleur, qui est en fin de compte celui qui souffre des conséquences du monopole de l'argent par ceux qui ne se proposent pas d'autre objectif que celui de réussir au détriment du pays tout entier, même si celui-ci tombe en ruines. Nous espérons que, comme moyen de pouvoir renforcer nos liens, ainsi que pour être au courant de tout ce qui peut nous être d'un quelconque intérêt en tant qu'ouvriers, tant en ce qui concerne le mouvement ouvrier dans le reste du monde qu'en ce qui concerne seulement les progrès que réalisent les ouvriers du pays sur la bonne voie, nous nous ferons un devoir de venir au local de l'Association, établi dans la rue de la Florinda au N°216, où mutuellement nous nous communiquerons les idées que nous suggèrent les circonstances, faisant une propagande infatigable en faveur de nos aspirations. Les travailleurs doivent tout espérer des travailleurs... Nous ne devons pas terminer ce manifeste sans que sorte du plus intime de notre cœur un « Hourra ! » pour notre cause. Santé, travail et justice »⁷.

Le 5 mai 1878, la section uruguayenne commença à éditer le journal *El internacional*. Mais déjà en 1876 s'était constituée la « Fédération Régionale de la République Orientale de l'Uruguay » (plus tard Fédération Ouvrière Régionale Uruguayenne, FORU). Celle-ci publia en 1882 *La Revolución social* ; en 1884 *La Lucha Obrera* ; en 1885 *La Federación de Trabajadores*. Depuis le 1^{er} mai 1907, elle édite *La emancipación* et, à partir du 15 juillet 1912, *Solidaridad* qui ne cessa de paraître que le 1^{er} mai 1970.

Vladimiro Muñoz, bibliographe et historien diligent de l'anarchisme uruguayen, annotant un essai de Max Nettlau, consigne les données suivantes, qui ne se trouve pas dans l'œuvre de l'Hérodote de l'anarchie : en 1882 commença à être édité à Montevideo l'hebdomadaire *La Revolución social*. En 1883, un groupe d' « anarchistes des deux sexes » célébra le 18 mars l'anniversaire de la Commune de Paris et une souscription en faveur des prisonniers libertaires de Lyon réunit 40 pesos. Durant cette année agissaient en Uruguay, comme militantEs anarchistes, Louis Lambert, Jean Pedrotta, José Cerrutti, Séraphin Icaro, Jean Mahy, Pierre Figué, José Doldan, Pierre Bernard, Jorie J. Bernard, Luis Moglia, E. Ghiosti, Hélène Pedrotta, Rafaele Bandini, Carlos Rossi, Renna Felice, Lorenzo Conti, Pietro Peruca, Giovanni Bonetti et Jean Larré. En 1884 parût à Montevideo *La Lucha Obrera*, organe de la Fédération Internationale des Travailleurs d'Uruguay.

Pierre Bernard recueillit en 1885 la somme de 120 pesos pour le déjà célèbre périodique libertaire *Le Révolté*. Cette même année fut publiée à Montevideo *La Federación de Trabajadores*, hebdomadaire anarcho-collectiviste.

Parmi les libertaires qui agissaient dans la capitale uruguayenne en 1887, Muñoz mentionne E. Introzzi, V. Costemmalle, D. Ceccarelli, C. Duchini, V. Febo, P. Lombardi, B. Gallo, M. Fautoux, C. Loncq et, surtout, le déjà nommé Pierre Bernard. À la Foire dominicale qui se tenait dans la rue Arapey, au croisement de la rue du 18 juillet, Claverie avait un stand de livres d'occasion et il vendait aussi *Le Révolté*, que Bernard et Moglia, pour leur part, distribuaient à domicile. Parmi les nouveaux/elles

⁷ V. Muñoz, « El anarquismo en el Uruguay hasta 1900 » in *Solidaridad*, Montevideo, mai 1956, pages 23-25.

libertaires qui commencèrent à agir en 1888, Muñoz consigne les suivants : C. Lomy, Washington Marzoratti (qui travaillera ensuite pour ses idéaux au Chili comme nous le verrons), J. Gariga, J. Arnaud, E. Lavandera, J. P. Arnaudie, J. Le Cabos, E. Spietz, J. Courtade, E. Barriere, H. Ferry, J. M. Pecantet, P. Antonio et J. M. Fortasini. Cette même année 150 pesos furent réunis pour aider la propagande en France et se constitua à Montevideo un « Groupe anarchiste composé d'ouvriers de différentes langues » qui publia un communiqué adressé « Aux groupes anarchistes des 5 parties du monde ».

En 1889, on connaît la militance de nouveaux anarchistes, toujours selon Muñoz, comme Bruschetti, J. Dumas, Théodore Fournes, I. Etchegoyen, Celestín et Z. Vigliano. P. Amilcare rédigea en 1890 l'organe libertaire *La Voz del Trabajador*. En 1891 mourut Pierre Bernard, dont *Le Révolté* du 13 février disait à propos de ses obsèques : « Un de nos plus anciens compagnon, Pierre Bernard, a été enterré civilement à Montevideo, le mois passé. Plus de 200 personnes suivirent l'enterrement. La police a interdit les oraisons funèbres. Le cortège était précédé par un drapeau rouge et noir. Ce fut tout un événement pour Montevideo ».

Nombreuse furent les publications qui virent le jour en Uruguay entre 1890 et 1904 : *El derecho a la vida* (1893-1900) ; *La Aurora Anarquista* (1899-1901) ; *La Verdad* (1897-1898) ; *El Amigo del Pueblo* (1899-1900) ; *Tribuna Libertaria*, *La Rebelión*, *Futuro*, *Primero de Mayo*, *La Idea Libre*, *El Obrero* etc. En italien sortait depuis 1896 *Il Socialista*⁸. Diverses brochures de doctrine et de propagande furent également publiées comme *A los jóvenes de Kropotkine* et *La mujer en la lucha ante la naturaleza* de R. Carreira et P. Taboada⁹. Dans les années postérieures à 1904, les publications périodiques sont également abondantes, encore qu'avec des fréquences éphémères. Il faut mentionner parmi elles : *El libertario*, *En Marcha*, *La Acción Obrera*, *Adelante*, *El Surco*, *La Nueva Senda*, *Ideas*, *Tiempos Nuevos*, *Guerra Social*, *Crónicas Subversivas* et *Germinal*, qui était édité à Salto. En italien sortait *La Giustizia*. À ces périodiques de groupes spécifiquement anarchistes il faut ajouter ceux de la FORU : *La Emancipación*, *La Federación* et *Solidaridad*¹⁰. Les brochures d'auteurs anarchistes ou éditées par des groupes ou des sociétés libertaires se multiplièrent. Nommons quelques unes d'entre elles : *Eliseo Reclus* (Cercle Internationale d'Études Sociales – 1905) ; *El asesinato de Ferrer – La Protesta del Uruguay* (1909) ; *El Problema urgente – La imposibilidad de las mejoras economicas* (1909) ; *Catecismo de la doctrina anarquista escrito por un grupo anarquista* (1909) ; *La Comuna de París – Lo que fue, lo que debió ser y lo que será* (1912) ; *1° de mayo – Su origen y significado* (1912) ; *Los Males de la Guerra* (1912) ; *Los estragos del alcohol* (1912) ; *Cómo pensaba Francisco Ferrer* (1912) ; *La religión y la cuestión social* (1912)¹¹.

Une série de circonstances historiques, comme la tardive colonisation hispanique, l'absence d'institutions typiques de la contre-réforme (Inquisition, universités pontificales, collèges jésuites etc), la laïcité prédominante (qui culmina à l'époque de Battle¹²) et la grande affluence de l'immigration firent de l'Uruguay un pays très réceptif pour les idées anarchistes, connues depuis le XIX^{ème} siècle par de nombreux/ses uruguayenNEs à travers les œuvres de Proudhon et de Reclus, dont le nom (à coté de celui d'autres savantEs) apparaît gravé sur le frontispice de l'Université de la République¹³. Dans aucun autre pays d'Amérique Latine, les idées anarchistes ne finirent par devenir aussi familières au/à la lecteur/rice cultivéE, aux politiciens, aux intellectuelLEs et aux hommes et femmes du peuple.

En 1911 il y avait en Uruguay, selon les statistiques officielles, 117 000 ouvrierEs industrielLEs. Parmi eux/elles, 90 000 étaient affiliéEs à la FORU. En faisaient partie la Fédération des Ouvriers du Port de Montevideo (avec tous les métiers, marins, dockers, pilotes de barges et de canots etc), la Fédération des Ouvriers de la Construction, la Fédération des ouvriers des Carrières (à caractère national), la Société des

⁸ M. Nettleau, « Contribución a la bibliografía anarquista », op. cit., page 15.

⁹ M. Nettleau, Ibid., page 22.

¹⁰ M. Nettleau, Ibid., page 25.

¹¹ M. Nettleau, Ibid., page 29.

¹² José Battle fut président de l'Uruguay entre 1903-1907 et entre 1911 et 1915. Il modernisa le pays et son administration. Il créa des monopoles d'État au détriment des grandes compagnies étrangères qui dominaient auparavant le pays et fit adopter des lois sociales (journées de 8 heures, indemnisation du chômage...). Note du CATS.

¹³ V. Muñoz, « El anarquismo en el Uruguay hasta 1900 », page 21.

Ouvriers du Cerro¹⁴, la Fédération Métallurgique, la Fédération des Travailleurs Ferroviaires (qui, selon Riera Diaz, était « célèbre pour sa combativité »), la Fédération locale de Salto et beaucoup d'autres sociétés de résistance.

La FORU constituait alors « une véritable centrale unique des travailleurs »¹⁵, pas par décret gouvernemental ou par conspiration fascistoïde mais de par la volonté de la classe ouvrière elle-même.

Même si, à partir de la révolution russe, l'action des bolcheviques parmi les travailleurs/euses (encouragée par l'appareil du Parti Communiste récemment fondé) tendait à diviser le mouvement ouvrier et à ôter des forces à la FORU, à la fin de la seconde et au début de la troisième décennie du siècle celle-ci continuait à être amplement majoritaire dans le prolétariat uruguayen. En 1919, selon les chiffres que donne Carlos Rama, dans son *Historia ilustrada de la civilización uruguaya* (cités par Riera Díaz), il y avait à Montevideo 38 syndicats et fédérations et 11 à l'intérieur du pays, ce qui faisait un total de 49 organisations ouvrières. Dix années plus tard néanmoins, vers 1929, elle comptait seulement un unique syndicat actif et bien organisé : le Syndicat unique de l'Automobile. Le Conseil Fédéral ne fonctionnait pas. Les ancienNEs militantEs étaient passéEs à l'Union Syndicale Uruguayenne (USU), équivalente de l'Union Syndicale Argentinien (USA), et au Bloc d'Unité Ouvrière, à travers lequel les bolcheviques en terminèrent avec l'unité ouvrière uruguayenne. Malgré cela les groupes et les périodiques libertaires continuèrent à être nombreux et actifs dans la décennie des années 30.

Les publications périodiques ne cessaient pas de paraître et se renouvelaient d'année en année, de nouveaux titres surgissant et, de manière fréquente, également de nouvelles nuances et tendances internes. Entre 1916 et 1926 fut publié à Montevideo *El Hombre*, qui penchait vers l'individualisme ; entre 1921 et 1925, à Salto, *La Tierra*, destiné particulièrement aux travailleurs/euses de l'intérieur du pays ; entre 1915 et 1927, à Montevideo, *La Batalla*, défenseur à un moment de l'anarcho-bolchevisme ; là précisément, entre août 1921 et juillet 1922, *Trabajo*, continué par un homonyme entre novembre 1922 et les dernières semaines de 1923, et *El Hacha*, de décembre 1923 jusqu'aux premiers mois de 1924. Durant l'année 1921 sortirent également dans la capitale uruguayenne *Ideas y Estudios* (8 numéros), *La Ruta* et *Tribuna Libertaria*. En 1924 c'était *El Sembrador*, en 1926 *El Esfuerzo*. En avril 1924 commença à être publiée à Montevideo la revue *Ahora* (8 numéros). À Cerro, dans le département de Carmelo, sortit en janvier 1927 *Luz y Vida*. Plusieurs métiers influencés par les anarcho-sindicalistes éditèrent de même leurs propres organes : les forgerons, *La Fragua* (depuis 1927), les chauffeurs *Hacia la libertad* (depuis 1924). Cinq numéros du bilingue *Voluntad-Volontá* sortirent durant l'année 1927. Il manquait cependant dans la presse anarchiste de l'Uruguay un journal comme *La Protesta*¹⁶ de Buenos Aires et le mouvement ne réussit pas à « cristalliser la propagande dans quelques organes réguliers et de longue durée »¹⁷.

Durant les décennies des années 30 et 40, l'activité des groupes anarchistes de l'Uruguay ne déclina pas significativement, bien qu'elle ait dû rivaliser, dans le camp ouvrier et étudiant, avec un petit mais discipliné Parti Communiste surgi dans la décennies des années 20 avec la consigne ambiguë « Tout le pouvoir aux soviets ».

Un fait important dans l'histoire du mouvement dans la République Orientale (l'expression désigne l'Uruguay – note du CATS) est la fondation de la Fédération Anarchiste Uruguayenne (FAU) en 1956, dont l'organe *Lucha libertaria* occupa la place de *Voluntad*¹⁸. La FAU eut une influence relativement importante dans certains corps de métier ouvriers (à la marge de la FORU) et elle réussit à dominer idéologiquement plusieurs centres d'étudiantEs universitaires. Une adhésion non critique à la révolution cubaine de la part de la majorité de ses adhérentEs provoqua, dans la décennie des années 60, une scission de laquelle naquit l' « Action libertaire Uruguayenne » (ALU) au sein de laquelle restèrent quelques unes des plus prestigieuses figures de l'anarchisme local. La FAU fut déclarée hors la loi en 1968 et elle fut

¹⁴ Le Cerro est une colline située sur la rive du Rio de La Plata, pas très loin du port de Montevideo. On y trouve un quartier populaire où les anarchistes étaient influentEs. Note du CATS.

¹⁵ Laureano Riera Díaz, *Memorias de un luchador social*, 1982, 2, pages 51-52

¹⁶ *La Protesta* commença à paraître en 1897. Elle joua un rôle important dans la propagande anarchiste et défendit un anarchisme organisé, de lutte sociale. Elle fut pendant longtemps la voix officieuse de la Fédération Ouvrière de la Région Argentinienne (FORA). Note du CATS.

¹⁷ D. A. de Santillán, *Certamen internacional de « La Protesta »*, 1927.

¹⁸ C. Rama, *Historia del movimiento obrero y social latinoamericano*, page 82.

ensuite, à partir de 1972, persécutée avec sauvagerie par la dictature militaire qui emprisonna, tortura et assassina beaucoup de ses militantEs. Reconstituée en 1986, elle a formulé une « Déclaration de principes » et présenté un programme d'action en accord avec le moment historique de transition à la démocratie représentative. En revanche on peut dire que la FORU a cessé d'exister comme centrale ouvrière. La lutte syndicale, menée en avant désormais par le PIT-CNT (deux centrales qui agissent de manière coordonnées), n'est pas étrangère cependant à l'activité des anarchistes uruguayenNEs d'aujourd'hui, beaucoup d'entre eux/elles travaillant pour leurs idées dans les différents corps de métier et réussissant même à prédominer (syndicalement parlant – note du CATS) dans certains d'entre eux.